

<b>Zeitschrift:</b>	Archives héraldiques suisses = Schweizer Archiv für Heraldik = Archivio araldico svizzero : Archivum heraldicum
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerische Heraldische Gesellschaft
<b>Band:</b>	131 (2017)
<b>Artikel:</b>	"Mise en pages" des armoiries et hiérarchies sociales et politiques à Pise et à Florence (XIIIe siècle-1350) : une approche statistique
<b>Autor:</b>	Savorelli, Alessandro
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-746905">https://doi.org/10.5169/seals-746905</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# « Mise en pages » des armoiries et hiérarchies sociales et politiques à Pise et à Florence (XIII<sup>e</sup> siècle-1350) Une approche statistique\*

ALESSANDRO SAVORELLI

La nouvelle heraldique nous a affranchis d'un préjugé, ou, si l'on veut, d'un mythe, c'est-à-dire de la notion d'une différence essentielle et originelle, à la fois juridique, technique et iconologique, entre l'heraldique des « nobles » et l'heraldique des « non nobles ». S'il y a bien des différences, il ne faut pas en tirer des règles générales mais, au contraire, les étudier dans leurs contextes particuliers, ville par ville, province par province, au cours de périodes déterminées. Par exemple, on ne peut pas généraliser l'usage comme figures heraldiques d'outils, d'objets artisanaux ou de « marques domestiques », typique de la Suisse et de l'Allemagne. Un exemple de cette façon neuve de traiter la question nous est donné par les travaux parus dans *Les armoiries non nobles au moyen-âge*<sup>1</sup>, et en particulier ceux qui abordent l'heraldique des bourgeois de telle ou telle ville européenne, celle des roturiers et même celle des paysans.

Dans ce cadre général, pendant la rédaction – avec Laura Cirri – de l'armorial de la ville de Pise, paru à la fin de 2011<sup>2</sup>, j'ai essayé de d'établir une statistique heraldique des armoiries des familles toscanes, et notamment des villes de Pise et de Florence (du XIII<sup>e</sup> au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle), classées par couches sociales hiérarchisées, en tenant compte que l'adoption de certains groupes de figures varie en fonction des différents groupes sociaux, mais aussi en fonction de considérations chronologiques.

## Problèmes sociaux et chronologiques

Pour parvenir à des statistiques fiables, on doit dresser avant tout des listes de familles classées par couches sociales homogènes. Cela n'est pas toujours aisés, car les sources documentaires sont souvent lacunaires, d'autant plus qu'en Toscane l'usage du nom de famille est tardif : dans le cadastre florentin de 1427 encore, une grande partie des individus ne sont pas identifiés par leur nom de famille, mais seulement par leur prénom suivi de celui de leur père. En effet, le haut degré de mobilité sociale ne permet pas souvent de classer une famille avec certitude dans la hiérarchie urbaine. Par chance on dispose pour Pise et Florence de telles listes très soignées, à partir des recherches d'Emilio Cristiani pour Pise (1962)<sup>3</sup>, de Sergio Raveggi (1978)<sup>4</sup> et de Silvia Diacciati (2011)<sup>5</sup> pour Florence.

Problème plus général : les sources heraldiques italiennes sont très riches à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, mais elles sont très rares avant le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Il manque pour l'Italie un *corpus* de sceaux exhaustif, car les actes étaient souvent scellés par des notaires ; il nous manque, en outre, un *corpus* d'armoiriaux anciens. Les témoignages heraldiques sont le plus souvent épars sur des supports matériels, tels des pierres, des registres de magistrats, des objets, des fresques, etc. (fig. 1-4). Il est dès lors difficile de combler les lacunes dans les données heraldiques de la fin du XII<sup>e</sup> siècle au milieu du siècle suivant. Le plus souvent, nous pouvons seulement

\*Communication présentée au colloque Héraldique et hiérarchie au Moyen Âge. Les armoiries : un code visuel de structuration politique et sociale?, Journées internationales d'études héraldiques, Poitiers, 12 et 13 novembre 2012.

<sup>1</sup> *Les armoiries non nobles en Europe : XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> s.*, édité par les soins de H. Pinoteau, M. Pastoureau et M. Popoff, Paris, Le Léopard d'or, 1986.

<sup>2</sup> *Stemmario Pisano Orsini De Marzo*, edizione del codice seicentesco a cura di L. Cirri e A. Savorelli, con un saggio di A. Poloni, blasonatura dello stemmario a c. di C. Maspoli, Milano, Orsini De Marzo, 2011.

<sup>3</sup> E. CRISTIANI, *Nobiltà e Popolo nel comune di Pisa. Dalle origini al podestariato alla signoria dei Donoratico*, Napoli, Istituto italiano per gli studi storici, 1962.

<sup>4</sup> Ghibellini, guelfi e popolo grasso. I detentori del potere politico a Firenze nella seconda metà del Duecento, ed. per S. Raveggi etc., Firenze, La nuova Italia, 1978.

<sup>5</sup> S. DIACCIATI, *Popolani e magnati. Società e politica nella Firenze del Duecento*, presentazione di J.-C. Maire Vigueur, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo, 2011.

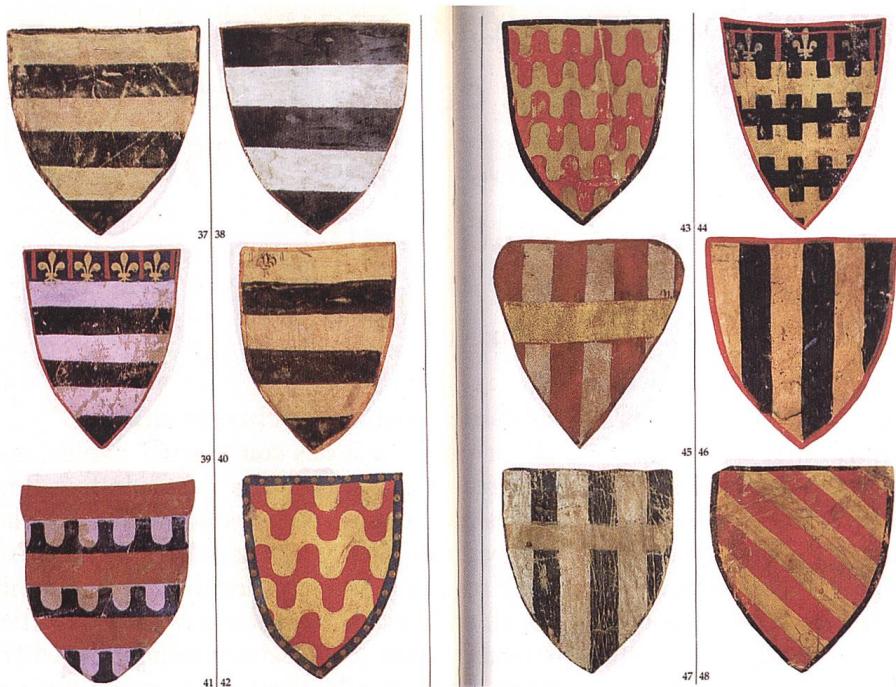


fig. 1. Armes des podestats de Prato (Archivio di Stato di Prato, XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s.; d'après *Leoni vermicigli e candidi liocorni*, « Quaderni del Museo civico », Prato, a c. di A. Pasquini, 1992, p. 74-75)



fig. 2. Armes des *milites* de Pise copie moderne, (Cagliari, Tour de l'Eléphant, 1306-1307).

présumer du système armorial déjà en fonction dans la période antérieure à 1250. Il est vraisemblable que le grand essor urbain et le renouveau de l'architecture de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ait entraîné la disparition de la majorité des témoignages héraldiques antérieurs. Nous

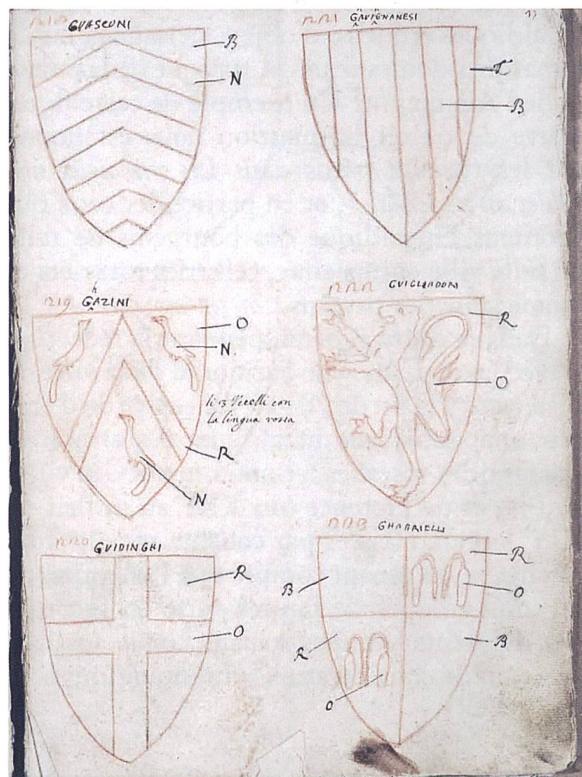


fig. 3. Florence, *Livre ancien des armes* (1302, Archivio di Stato, ms. 472).

sommes par conséquent toujours exposés, en utilisant des sources tardives, au risque d'anachronismes.



fig. 4. Stemmaro pisano Orsini De Marzo (XVII<sup>e</sup> s.): armes de familles de *milites* de Pise

### Hiérarchie sociale et politique

Voyons donc comment parvenir à une présentation synthétique de la hiérarchie sociale et politique dans les Communes dont il va être question. Pise et Florence furent des Communes indépendantes et puissantes dès le XII<sup>e</sup> siècle. Au milieu du XIII<sup>e</sup> elles compattaient environ 50 000 habitants et Florence atteignit les 100 000 habitants à la fin de ce siècle. Elles étaient donc parmi les grandes métropoles d'Italie et d'Europe. Du point de vue politique, il s'agissait de véritables villes-états, à la tête d'un vaste territoire et disposant d'une structure politique et sociale complexe.

Quelles sont les classes dirigeantes des Communes pendant cette évolution? On peut ranger ces classes en trois catégories.

#### 1. Les *milites*

Considérés comme nobles, ils forment la classe dirigeante du début des Communes et viennent souvent de la campagne où ils possèdent terres et seigneuries. Il est bien connu qu'une grande partie de la « noblesse » italienne (dont la spécificité, par rapport à la noblesse européenne, fait l'objet d'un long débat historiographique) se déplace vers les villes, où ces « nobles » résident avec leur clan, leurs

« fidèles » et leurs domestiques dans des maisons fortes, avec de hautes tours, de véritables forteresses<sup>6</sup>. Les *milites*, ainsi qu'on les désigne (littéralement les soldats), sont souvent des chevaliers qui vivent de leurs revenus fonciers et immobiliers et aussi de la guerre, car ils forment la chevalerie communale : ils ont droit au pillage et au *restaur*, mot provençal qui signifie l'indemnisation de leurs pertes de guerre. Ils constituent parfois l'entourage de l'évêque, dont ils administrent le patrimoine, et le milieu de recrutement des *consuls* de la ville. Leur style de vie est emprunté aux coutumes chevaleresques : adoubement, tournois, chasse, fêtes, violence privée, droit de porter des armes, usage d'armoiries. Leur histoire a été écrite par Jean-Claude Maire Vigueur dans l'excellent *Cavaliers et citoyens* (2003)<sup>7</sup>. À partir des premières décennies du XIII<sup>e</sup> siècle, ils doivent partager leur pouvoir avec les *populares*, c'est-à-dire les bourgeois, les roturiers, dont l'essor économique extraordinaire (ce sont des banquiers, des marchands, des industriels, des armateurs) aboutit bientôt à la formation d'institutions économiques (les métiers, les *Arti*), politiques (le *Popolo*, avec ses magistrats), militaires (les *societates populi*).

Dès le milieu et jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les *populares* s'emparent du pouvoir : dès 1254 à Pise; entre 1250 et 1260 à Florence, où, après 1293, les *milites*, nommés *magnates*, sont exclus du gouvernement.

#### 2. Les *populares*, qui se répartissent en deux groupes :

##### 2.1. *L'élite*

Les familles, déjà attestées au XIII<sup>e</sup> siècle, qui forment les hauts rangs de l'administration du *Popolo* et qui demeurent en général pendant deux siècles – avec peu de nouveaux arrivants – l'élite sociale et politique des Communes. Leurs armoiries sont bien connues à Florence, un peu moins à Pise.

##### 2.2. Les autres *populares*

Ils sont attestés à partir de 1290 environ seulement et jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle.

<sup>6</sup> R. BORDONE – G. CASTELNUOVO – G.M. VARANINI, *Le aristocrazie dai signori rurali al patriziato*, Roma-Bari, Laterza, 2004.

<sup>7</sup> J.-C. MAIRE VIGUEUR, *Cavaliers et citoyens. Guerres, conflits et société dans l'Italie communale, XII<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2003 (trad. italienne : *Cavalieri e cittadini. Guerra, conflitti e società nell'Italia comunale*, Bologna, Il Mulino, 2004).

Pendant cette période, ils participent au gouvernement des villes (les *Anziani* à Pise, les *Priori* à Florence). Il s'agit d'une *classe moyenne* : ces bourgeois exercent les mêmes professions que l'élite, mais ils sont moins riches et plus récents. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'artisans, qu'on appelait *peuple menu*, et qui seront admis aux hautes charges politiques au cours du XIV<sup>e</sup> siècle seulement et toujours en nombre limité par rapport aux hauts et moyens bourgeois.

Voici le cadre des armoiries prises en considération :

	Pise	Florence
<i>milites</i>	36	96
<i>élite des populares, XIII<sup>e</sup>s.-1350</i>	51	118
<i>autres populares, fin XIII<sup>e</sup>s.-1350</i>	119	179

### Données héraldiques

Passons maintenant aux sources héraldiques<sup>8</sup>. Il faut signaler d'emblée que les figures utilisées par les trois couches sociales sont absolument les mêmes. L'extension du système héraldique aux *populares* ne donne pas lieu à une héraldique particulière. Les figures nouvelles auxquelles recourent les *populares* sont simplement plus nombreuses, mais ce sont des figures normales. On peut seulement remarquer l'augmentation des figures *parlantes*.

Pour trouver des différences héraldiques notables entre les trois couches sociales, il faut opérer une distinction dans un groupe de figures héraldiques, c'est-à-dire le groupe formé de pièces, de partitions et de rebattements. Lorsqu'on dresse un *index armorum*, on place normalement dans la même catégorie partitions, pièces, rebattements, pièces multiples. Comme si rebattements et pièces multiples étaient des filiations de la pièce simple correspondante (bande > bandé ou > « de ... à x bandes ... », etc.). C'est exact du point de vue formel et logique, mais non du point de

vue historique et chronologique – en tout cas, ainsi que nous allons le démontrer, pour nos deux villes toscanes :

Pièces, partitions, rebattements, pièces multiples, petites figures multiples, pièces simples	exemples		
<i>ordre logique et graphique:</i> simple > composé	coupé, fasce, sautoir, fasce de losanges	>	fascé, fretté, fuselé
<i>ordre statististique et historique:</i> composé > simple	fascé, fretté, fuselé	>	coupé, fasce, sautoir, fasce de losanges

Les partitions et les pièces multiples (rebattements et pièces multiples) ont tendance à remplir toute la surface de l'écu, comme si l'écu était découpé sur une surface plus grande, qui s'étendrait de façon *indéfinie*. Les pièces simples (bien qu'elles touchent les bords de l'écu) et les figures communes, au contraire, flottent, pour ainsi dire, dans l'écu, qui en devient une sorte de récipient et non plus le morceau d'une surface idéale indéfinie. Il s'agit du problème de mise en pages de l'écu, dont a parlé Michel Pastoureau dans son *Traité*<sup>9</sup>.

On pourrait donc distinguer *trois types* de mise en pages, que nous appellerons, pour simplifier, les types A, B, C :

type		exemples
A	<i>partitions,</i> <i>pièces multiples,</i> <i>petites figures multiples, rebattements</i>	coupé, fascé, palé, bandé, chevronné, fretté, semé, fuselé, échiqueté, chevronné, vairé, etc.
B	<i>pièces simples</i> (ou accompagnées, ou chargées)	fasce, pal, bande, chevron, croix etc.
C	<i>autres figures</i> (animaux, végétaux, objets, édifices, etc.)	animaux, végétaux, objets, édifices, etc.

<sup>8</sup> M. POPOFF, *Répertoire d'héraldique italienne. I. Florence (1302–1700)*, Paris, Références CF, 1991; Id., *Répertoire d'héraldique italienne. 2. Toscane (hors Florence) – Arezzo, Borgo San Sepolcro, Fiesole, Lucca, Montepulciano, Pisa, Pistoia, San Gimignano, Siena, XIII–XIX siècles*, Paris, Le Léopard d'or, 2009; Stemmaro Pisano Orsini De Marzo, cit.

<sup>9</sup> M. PASTOUREAU, *Traité d'héraldique*, Paris, Picard 1993<sup>2</sup>, p. 170 ss.

En tenant compte de cette distinction, et en particulier de la distinction entre le type A et le type B, la statistique relative aux trois groupes sociaux nous donne ces résultats, relatifs au % des trois types dans les armoiries des classes dirigeantes de Pise et de Florence. On voit très bien que le type A est non seulement le plus commun chez les *milites*, mais que sa fréquence est supérieure à la somme des fréquences des deux autres types :

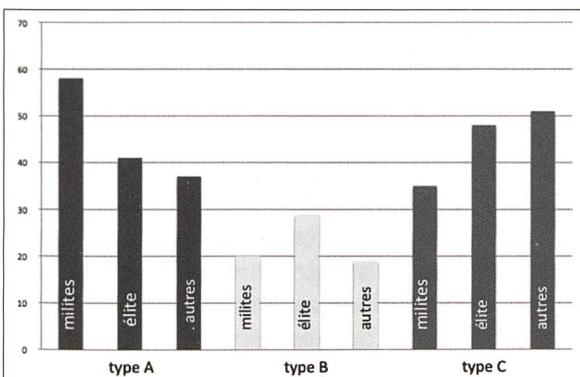
type	couche sociale	Pise	Florence
A	<i>milites</i>	58%	58%
B	<i>milites</i>	22%	20%
C	<i>milites</i>	36%	24%

Ce résultat est inversé dans les deux couches des *populares* :

type	couche sociale	Pise	Florence
A	<i>élite des populares</i> , XIII <sup>e</sup> s.-1350	45%	39%
B	<i>élite des populares</i> , XIII <sup>e</sup> s.-1350	33%	27%
C	<i>élite des populares</i> , XIII <sup>e</sup> s.-1350	45%	48%

type	couche sociale	Pise	Florence
A	<i>autres populares</i>	39%	33%
B	<i>autres populares</i>	22%	34%
C	<i>autres populares</i>	49%	50%

Et voici le diagramme complet, c'est-à-dire la synthèse de la fréquence % totale (Pise+Florence) des trois types dans l'ensemble des trois classes dirigeantes :

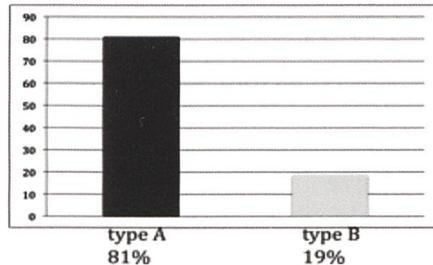


La progression est très régulière. C'est à la fois une progression hiérarchique et chronologique. Ce qui nous frappe, c'est que le type B – les pièces simples – est vraiment *marginal*:

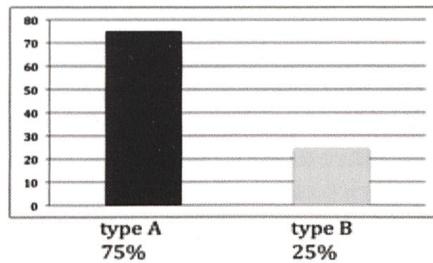
les pièces pures – seules, accompagnées ou chargées de figures – sont toujours *minoritaires*.

Le type A (partitions, rebattements, pièces multiples) représente le type caractéristique des armoiries des *milites* et donc des armoiries certainement les plus anciennes. Si l'on considère l'ensemble *pièces*, *pièces multiples* + *partitions* (c'est à dire l'ensemble des *figures héraudiques*) dans les armoiries des *milites*, les données sont encore plus frappantes, avec des pourcentages non équivoques :

### Pise



### Florence



Fréquence en % des types A et B sur le total des *figures héraudiques* (pièces, partitions, figures multiples) dans les armoiries des milites

J'ai essayé d'étendre la recherche à une autre ville du Nord de la Toscane, une communauté secondaire : Prato. Il s'agit d'une ville-satellite située à 17 km de Florence, qui l'assujettit en 1350, mais qui, formellement indépendante jusqu'alors, était pourvue d'institutions politiques semblables à celles des plus grandes villes et dotée d'une héraudique publique riche et bien documentée. Les données sont maigres (13 armoiries de *milites*, 24 de l'*élite* des *populares*, 38 des *autres populares*), mais on peut essayer malgré tout d'en tirer des statistiques<sup>10</sup>.

<sup>10</sup> Les données sont tirées de : E. FIUMI, *Demografia, movimento urbanistico e classi sociali in Prato dall'età comunale ai tempi moderni*, Firenze, Olschki, 1968 ; F. GURRIERI, « Di alcuni sigilli e stemmi pratesi », *Prato storia e arte*, VIII, n° 20, (1967), pp. 5-61.

En voici le cadre général :

type	milites	élite des populaires	autres populaires
A	53%	25%	26%
B	23%	12%	29%
C	53%	71%	79%

Bien que nuancées, par rapport à Pise et à Florence, les données ne sont pas très différentes : on peut seulement remarquer l'augmentation des figures communes dans toutes les couches sociales. Ainsi, chez les *milites*, toutes pièces confondues (type A + B), les pièces multiples (type A) sont encore le double des pièces simples (type B).

### Conclusion ouverte

On peut tirer de ces statistiques quelques conclusions tout à fait partielles : on ne peut pas déterminer les motifs de la fréquence d'un groupe de figures, ni établir une correspondance directe entre certains phénomènes sociaux et les données héraudiques. En outre, il faudrait d'autres enquêtes sur d'autres échantillons, afin d'établir si par hasard les exemples de Pise et de Florence ne sont pas des cas isolés, et donc si la priorité chronologique et sociale des figures multiples n'est qu'un phénomène de portée locale.

De toute façon, on peut affirmer qu'à Pise et à Florence, au moins :

1. Les bourgeois ont subi l'influence et le charme de l'héraldique des *milites*, en adoptant en général leur système de signes. Ils n'ont jamais cherché à marquer une distance politique en adoptant un système de signes particulier. Il est vraisemblable que la raison en soit à rechercher dans la cohabitation, dans les villes italiennes, de différents groupes sociaux qui se côtoyaient : cela a engendré des phénomènes d'imitation.

2. Les *populaires* ont cependant renoncé en grande partie à la mise en pages la plus caractéristique des armoiries des *milites*, c'est-à-dire à la mise en pages d'un écu-surface au lieu d'un écu-récipient.

Je crois que la mise en pages d'un écu-surface est empruntée, dès son origine, aux supports militaires : bannières, housses des chevaux, en premier lieu, qui étaient en rapport – de par la réitération et la multiplication des pièces – avec le critère de grande visibilité. Et en même temps, ils étaient en rapport avec la structure matérielle de l'écu et avec le des-



fig. 5. San Gimignano, Collegiata : Lippo Memmi, *Baiser de Judas* (détail)



fig. 6. Pistoia, Palazzo arcivescovile : scène de combat, XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s. ?

sin des étoffes et des fourrures qui pouvaient le recouvrir (nous pensons aux écus *semés*, aux *frettés*, aux *vairés*, etc.).

Une fresque de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, dans l'église collégiale de San Gimignano (fig. 5), présente le rare exemple du revers d'un écu avec une structure chevronnée en bois, mais aussi, sur un écu voisin, la structure de la face avec le motif classique de l'escarboucle. La structure enchevêtrée de cette façon est évidemment conçue en fonction de la solidité de l'écu. Les figures multiples sont peut-être le résultat graphique de cette structure. On pourrait donc penser que la mise en pages de l'écu à figures héraldiques multiples témoigne (du moins dans la Toscane septentrionale) de la phase archaïque de l'héraldique parmi les groupes sociaux toujours prêts au combat.

Plusieurs sources iconographiques très anciennes (parmi les plus anciens témoignages



fig. 7. Mantoue, Palazzo della Ragione : scène de combat (XIII<sup>e</sup> s.?)

héraldiques d'Italie), semblent confirmer la fréquence des figures multiples (fig. 6–7).

Lorsque la fonction militaire disparaît, et avec elle le besoin de visibilité et de répéter la structure matérielle de l'écu, les bourgeois n'ont plus besoin de pièces multiples en grand nombre. Ils n'ont plus besoin de reproduire leurs figures héraldiques sur de grandes surfaces, mais peut-être seulement sur des pierres et sur de petits objets. Ils n'ont plus besoin de *visibilité*, mais seulement de *distinction*. Il ne faut pas penser que l'extension du système armorial à un plus grand nombre de personnes ait impliqué le recours à des motifs nouveaux : la combinaison des couleurs, les variations des lignes de bordure des pièces, l'ajout d'autres signes identitaires suffisaient pour créer de nouvelles armoiries. En revanche, c'est peut-être la mode qui s'oriente de plus en plus vers l'écu comme support ouvert au jeu des combinaisons de figures, vers des symétries de goût plus *décoratif* et moins *fonctionnel*. Au début du XIV<sup>e</sup> siècle déjà surgit à Florence et à Pise une sorte de seconde héraldique, destinée à devenir un stéréotype, avec les phénomènes de juxtaposition de signes, l'usage de nombreux signes secondaires, de figures accompagnées ou chargées<sup>11</sup>, la naturalisation des signes (plus de figures communes), l'accumulation

des figures communes et le morcellement de la surface de l'écu qui en résulte.

De l'interruption du rapport immédiat entre la guerre et l'héraldique résulte une nouvelle perception optique des signes, plus domestique pourrait-on dire, qui conduit à travers les siècles aux caractères propres à l'héraldique moderne – très stéréotypée – des patriciat urbains et de la petite noblesse.

*Adresse de l'auteur :* Dr. Alessandro Savorelli  
Via Guelfa 38  
I-50129 Firenze

### Struttura degli stemmi e gerarchie sociali e politiche a Pisa e a Firenze (ss. XIII–1350) – Un approccio statistico

Nell'arco del primo secolo dell'araldica nella Toscana settentrionale non si notano vistose variazioni nella frequenza e nel numero delle figure impiegate: le figure, su qualche centinaio di stemmi riferibili al periodo indicato, sono un numero ristretto e relativamente stabile. Un significativo mutamento avviene invece nella disposizione o "impaginazione" delle figure stesse all'interno dello scudo. Calcoli statistici mostrano una variazione costante – e simmetrica allé gerarchie sociali – nella struttura dello scudo, con una iniziale preminenza di partizioni e pezze multiple, rispetto alle pezze e alle figure semplici (o caricate e accompagnate). Questa variazione è sorprendentemente regolare e la si può osservare in relazione simmetrica al variare dei gruppi sociali (aristocrazia, borghesia più antica e ricca, media borghesia) a Firenze e a Pisa. Non possiamo indicare una o più cause precise del fenomeno: si può supporre tuttavia che la causa non stia nell'aumento del numero degli stemmi e delle famiglie che ne facevano uso. Un'ipotesi sulle motivazioni di questo fenomeno guarda piuttosto al passaggio tra funzionalità-visibilità dell'araldica militare delle origini e una sua percezione progressivamente solo identitaria.

(Alessandro Savorelli)

<sup>11</sup> M. PASTOUREAU, *Traité d'héraldique*, p. 172 : « Cette mode, dont on trouve des illustrations isolées dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, se développe au XIII<sup>e</sup> et surtout au XIV<sup>e</sup> siècles. Elle s'impose définitivement à l'époque moderne : rares sont alors les créations d'armoiries où l'écu n'est chargé que d'une seule figure. »

